

L'INDÉPENDANT

ORGANE RÉPUBLICAIN

Des Iles Saint-Pierre et Miquelon

ABONNEMENT payable d'avance.

St-Pierre, un an 15 francs six mois 8 francs
Pays compris dans l'Union postale un an 18 fr. six mois 10 fr.

Pour les ABONNEMENTS et les INSERTIONS,
S'adresser, au Bureau du Journal, au Gérant

JOURNAL HEBDOMADAIRE PARAISANT LE VENDREDI

Prix du Numéro 40 centimes

ANNONCES payables d'avance.

ANNONCES à la 4^{me} page 25 centimes
Prix minimum d'une annonce 2 fr. 50 —
RECLAMES (la ligne ordinaire) 50 —

Toutes communications doivent être remises, du plus tard,
au bureau du Journal, le Mardi matin à 10 heures.

Ce journal publie les annonces judiciaires légales.

SOMMAIRE.

Dépêche télégraphique. — Chronique locale. — Feuille Officielle. — Dieu l'a punie. — Le lieutenant Gauthier. — Chronique judiciaire. — Les deux ménétriers. — Choses et autres. — Marées de la semaine. — Etat-civil de St-Pierre. — Mouvements du port. — Annonces et avis. — Feuilletons : la Sorcière de Paris et les Blancs de Bretagne.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE

Le télégramme suivant est publié par l'Indépendant sous la réserve qu'il n'entend nullement se rendre garant de l'exactitude des nouvelles que ce télégramme renferme.

SERVICE FRANÇAIS

Paris, le 24 octobre 1887.

Le ministre de la guerre, général Ferron, vient d'infliger au général Boulanger 30 jours d'arrêts de rigueur. Cette punition est motivée par des propos que le commandant du 13^e corps aurait tenus contre le Cabinet actuel.

Le décret qui établit l'Union Indo-chinoise a paru à l'Officiel.

L'ouverture de la session parlementaire, Chambre des Députés et Sénat, est fixée à demain 25 ducourant.

CHRONIQUE LOCALE

Il y a à peine deux semaines, entre 7 et 8 heures du soir, le feu se déclarait dans le poste de la goëlette *Auguste-Marie*, mouillée en haie dans le barachois.

Sans le dévouement de 2 ou 3 individus qui, par hasard, s'étant aperçu de ce commencement d'incendie, s'y portèrent avec empressement et réussirent, en défonçant la cloison du poste, à éteindre ce foyer, on aurait peut-être eu, dès ce

même soir, à déplorer une grande catastrophe.

Nous n'avons rien dit de cette première alerte, croyant à un simple fait isolé, et ne voulant pas supposer qu'elle put être autre chose que le résultat d'une imprudence, malgré que nous sachions cependant la dite goëlette désarmée environ une dizaine de jours auparavant.

Mais, depuis l'incendie de la goëlette *Virginia*, éclatant 8 jours après dans les mêmes circonstances, c'est-à-dire, le soir, vers 10 heures, on ne peut pas douter que ces deux foyers de destruction n'aient été allumés par une main criminelle !

Se trouve-t-on, dans ce cas, en présence d'un toqué, d'un halluciné, ou d'un malfaiteur ?

L'auteur de cette infamie travaille-t-il ainsi pour son propre compte, soit par jalousie ou pour assouvir une vengeance ?

N'est-il que le bras soudoyé d'une ou de plusieurs personnes voulant arriver à une destruction de notre flottille locale ?

Toutes les suppositions sont permises en pareille occurrence, et il est alors de première nécessité d'arriver à un éclaircissement.

La justice a donc une enquête sérieuse à faire et nous aimons à croire qu'elle ne faillira pas à ce devoir.

Du reste, l'opinion publique réclame vivement cette enquête ; la tranquillité de chacun, et l'avenir de la colonie étant en jeu, il faut que par un châiment exemplaire, on puisse, sur notre rocher, être certain du lendemain.

Une telle infamie ne peut rester impunie.

La dénonciation, en pareil cas, est plus que permise ; elle devient obligatoire dans l'intérêt général, car celui qui, en connaissance de cause, cacherait le coupable, deviendrait aussi lâche que lui !

×

La goëlette *Auguste-Marie* a peu souffert par suite de ce commencement d'incendie. Les dégâts ont été presque insignifiants.

Quant à la goëlette *Virginia*, on estime à environ 1,000 fr., les réparations à faire. C'est à l'arrière, dans la chambre, que le feu a été mis et il avait déjà pris de l'extension lorsque l'on s'en est aperçu.

×

On est toujours dans l'attente de l'arrivée des voiliers partis pour St-Malo, avec des passagers.

Il a été toutefois reçu hier, celles de l'*Agile* et de la *Néerlande*, partis le 27 septembre, ainsi que de l'*Amédée*, parti le 29.

Certains autres comptent également un mois de mer et la moyenne des traversés atteint déjà 25 jours, par suite de la nuaison de vents d'amont qui a régné pendant près de deux semaines.

Quelles réflexions amères peuvent être encore à se faire, tous ceux qui, en désertant l'*Ibéria*, se sont embarqués à la hâte, quelques heures avant l'arrivée de ce vapeur sur notre rade ?

A n'en pas douter, ils doivent, à l'unisson, jurer, mais un peu tard, qu'on ne les prendra plus à écouter les verbiages du quai, et surtout à y croire.

C'est tout de même une rude leçon et qui servira, sûrement, la cause de l'avenir !

×

Favorisé par cette même nuaison de vents d'Est, le brick-goëlette *Bohémia*, capitaine Coulbeaux, est entré hier soir, revenant de Bordeaux en 18 jours.

FEUILLE OFFICIELLE

du 22 Octobre 1887.

ARRÊTÉ du Gouverneur prescrivant un dénombrement général de la population pour 1887.

Article 1^{er}. Il sera procédé le lundi, 21 novembre 1887 au recensement général de la population des îles St-Pierre et Miquelon.

Art. 2. Les opérations s'effectueront en même temps dans chaque commune ou section de commune par les soins du Maire. Ces opérations seront décrites

sur des états conformes au modèle ci-joint.

Art. 3. Ce recensement comprendra pour toute personne domiciliée ou résidant dans les dites îles, les noms et prénoms, la date et le lieu de naissance, la nationalité française ou étrangère, l'indication s'il y a lieu, de la naturalisation, les titres, qualité, état, profession ou emploi, le domicile ou la résidence (rue ou place et numéro), l'état-civil, le degré d'instruction et le culte.

Art. 4. Les bulletins seront déposés à domicile en double expédition huit jours au plus avant la date du recensement et seront retirés le 23 novembre au plus tard.

Art. 5. Un certain nombre d'agents auxiliaires pourront être désignés à l'effet de déposer les bulletins à domicile et de les retirer aux jours prescrits ainsi que pour compléter ceux que les habitants illettrés n'auraient pu remplir.

Art. 6. Tout propriétaire ou locataire devra donner aux agents compétents les indications mentionnées dans l'article 3 du présent arrêté, pour lui-même, pour les membres de sa famille, et pour les divers membres des familles résidant à quelque titre que ce soit, au jour de la déclaration, dans la maison recensée et dans ses dépendances.

Les personnes momentanément absentes, les mineurs placés dans les écoles ou en apprentissage devront faire partie de la déclaration.

Art. 7. Tout chef de ménage, qu'il soit ou non astreint à la déclaration directe, devra produire, sur la demande de l'agent de recensement, toutes pièces pouvant servir au besoin à contrôler l'exactitude des renseignements recueillis verbalement. Un ménage est la réunion de plusieurs individus habitant et vivant ensemble sous la direction d'un même chef. Une famille peut former plusieurs ménages. Sont considérés comme faisant partie d'un ménage, les serviteurs ou domestiques, ainsi que les autres personnes qui peuvent y être attachées, telles que régisseurs, employés ou commis vivant et demeurant avec les personnes composant le ménage.

L'individu non marié, garçon ou fille, âgé de plus de 16 ans, veuf ou veuve, ayant ou non des enfants ou des domes-

FEUILLETON DE L'INDÉPENDANT. N° 24

LA

SORCIÈRE DE PARIS.

Par TURPIN de SANSAY.

X.

Le caveau de la rue Serpente

La lanterne s'abaissa ; Salmon fit un pas en arrière et le comte s'éloigna précipitamment, en laissant échapper encore quelques paroles de colère.

Quand il eut tourné la ruelle du Paon, le mendiant, qui était resté abasourdi de son erreur, souffla sa lumière, et faisant un geste de découragement.

— Allons, dit-il, je me suis trompé... ce n'est pas Maugiron... Et cependant... Ah bast ! c'était bien la peine de passer trois nuits à l'attendre... Oh ! il faudra que je trouve... ce voleur de belles places au parvis... ou sinon !... J'ai sommeil ; allons nous coucher.

Et Salmon regagna sa demeure, en ruminant toujours son idée fixe, qui était de constater l'identité de Maugiron.

Il fallait cependant, ou qu'il eût mal dirigé sa lumière, ou qu'il eût été ahuri par le ton d'arrogance du comte, pour ne pas avoir reconnu son confrère en aumônes.

C'était bien Maugiron qui se cachait sous les habits du noble Wenceslas ; les laquais qui le servaient, dans les soirées de la rue Serpente, étaient tous des Chevaliers du gibet.

Mais revenons au fait principal pour l'accomplissement duquel avait été organisé, de longue main, le déguisement seigneurial du lieutenant de la Sorcière de Paris.

Maugiron, ou plutôt le comte de Wen-

ceslas, donnait une troisième fête nocturne.

Un mouvement inaccoutumé régnait aux abords de l'hôtel, dont la porte était gardée par des varlets, porteurs de torches destinées à éclairer les arrivants.

Les coureurs précédaient les litères de leurs maitres ; en criant : Place ! place ! et les badauds s'écartaient pour livrer passage aux invités.

Dans un salon splendide, étincelant de mille bougies de cire jaune, le comte faisait les honneurs de sa fête, et recevait avec bienveillance, lorsqu'ils avaient été annoncés par le laquais introducteur, ceux qu'il avait fait prier de venir le visiter.

Déjà tous les canapés, étaient pris, toutes les tables de jeu occupées, lorsque, d'une voix retentissante, l'introducteur annonça :

— Monseigneur le lieutenant criminel de Cossac !

De Cossac était un important personnage ; chacun se leva pour le saluer.

Plus empressé que les autres, Wenceslas

murmura ce mot ;

— Enfin !

Et, la figure souriante, il présenta ses hommages au nouveau venu.

En se baissant pour lui rendre son salut, de Cossac prononça ces paroles à voix basse :

— Je cède à votre désir sans arrière-pensée ; j'attends l'exécution de votre promesse...

— A tout à l'heure donc, monseigneur, répondit Wenceslas, sur le même ton.

Ils se séparèrent sans que le comte eût cessé de se faire remarquer sur leurs vres.

On comprendra difficilement qu'un lieutenant criminel, dont le métier est de tout savoir, se rendit à la fête d'un homme dont la réputation était étrange parmi les gens du voisinage.

Il n'y a rien de plus naturel cependant.

L'habit de grand seigneur était fort respecté à cette époque, et il fallait des preuves bien positives pour que la police osât chas-



tiques, lorsqu'il occupe dans une maison ou une habitation un logement particulier, et ne vit pas avec les autres habitants de la maison ou de l'habitation, doit être regardé comme chef de ménage.

Art. 8. On comprendra au recensement tous les individus, même les étrangers, quels que soient leur âge, leur sexe et leur condition, qui paraissent attachés à la ville par un séjour d'habitude, par un établissement, par des occupations, par une industrie, par des moyens d'existence notoires, sans qu'il y ait lieu de distinguer s'ils en sont originaire ou non, s'ils y sont anciennement ou nouvellement établis.

Les officiers, les fonctionnaires et les employés de tous grades ainsi que leur famille;

Les gendarmes et leur famille;

Les membres des congrégations enseignantes;

Le personnel fixe des hôpitaux, maisons d'éducation, prisons, etc., etc. et leurs familles.

On inscrira aussi au recensement lorsqu'absents de la ville, les ouvriers travaillant au dehors, à la journée ou à la tâche, et qui reviennent après des absences périodiques à leur résidence habituelle, et les individus en voyage par raison d'affaires ou de santé et qui n'ont pas pris un autre domicile.

Sont seuls exceptés de la formalité de la déclaration et donneront seulement lieu à la formation d'un état particulier constatant le résultat numérique et en bloc:

Les militaires appartenant au corps de la garnison et les personnes qui ne sont appelées que passagèrement dans la colonie pour affaires, en voyage, etc.;

Les marins du commerce étrangers au pays mais actuellement débarqués.

Art. 9. Les indications ainsi recueillies seront consignées sur des imprimés conformes au modèle ci-annexé et établis suivant les prescriptions de l'article 3 ci-dessus.

Ces imprimés serviront à la confection de la liste générale du dénombrement de la population par commune ou section de commune.

Art. 10. Toute déclaration inexacte ou incomplète, tout refus non motivé de déclaration ou d'exhibition de pièces ou renseignements demandés sera passible d'une amende de 5 à 20 francs.

Art. 11. Toutes les dispositions qui ne sont pas contraires au présent arrêté continueront à être en vigueur.

CONCOURS

POUR L'EMPLOI DE COMMIS DE 3^e CLASSE

Le concours pour l'emploi de Commis de 3^e classe du commissariat de la marine aux colonies, sera ouvert à Saint-Pierre dans la salle des séances du Conseil privé, le lundi 9 janvier 1888, à 8 heures du matin. L'appel des candidats se fera à sept heures 3/4 du matin par le Chef du service administratif de la marine, assisté de deux officiers ou

fonctionnaires qui seront ultérieurement désignés.

La liste ouverte le lundi 3 octobre 1887, au secrétariat du Chef du service administratif de la Marine, sera close le 25 décembre prochain, à 3 heures du soir.

DIEU L'A PUNIE !

Ce soir là, le vieux palais des Tuileries présentait un aspect inaccoutumé ! Malgré l'heure avancée, (minuit avait sonné à toutes les horloges de la capitale,) tous les salons, toutes les anti-chambres du premier étage étaient inondés de lumières, et l'on pouvait apercevoir à travers les fenêtres bien closes, malgré la chaleur, des ombres s'agiter et parcourir en tous les sens les immenses salles du vieux palais des rois.

Que se passait-il donc d'extraordinaire ce soir-là ? Il n'y avait ni fête ni réception, et comme d'habitude les Tuileries auraient dû dormir à cette heure. Hélas, il y avait dans ce vieil asile du despotisme et de la tyrannie des gens qui malheureusement ne dormaient pas. Le dernier des Bonaparte, entouré de son état-major, d'hommes au cœur léger qui gouvernaient la France, vers la fin du second empire, le massacreur de décembre préparait à la Nation française la honte d'une seconde invasion. Quelques-uns des ministres présents hésitaient encore à voter la déclaration de guerre à la Prusse, qui leur était demandée; ils reculaient devant les responsabilités à courir, sachant bien malgré les assertions du menteur Le Bœuf, que nos caisses étaient vides, que nos arsenaux étaient dégarnis.

Tout à coup, une voix de femme vint troubler le silence qui régnait depuis quelques minutes et qui planait au-dessus de ces têtes comme une espèce de remords précurseur — Il ne faut pas hésiter ? s'écria cette voix. Déclarons la guerre à la Prusse, si nous ne voulons pas que le peuple la déclare à l'empire ! Partons en guerre si nous ne voulons pas partir en exil... Je veux conserver ma couronne... « C'est sera ma guerre : » Et la belle Eugénie de Montijo, impératrice des Français, car c'était elle qui venait de parler, se pencha sur l'épaule de Napoléon III et lui dit de cette voix de courtisane amoureuse dont elle a toujours eu l'intonation : « N'est-ce pas sire, que vous pensez comme moi. » L'empereur fit un signe d'acquiescement et il n'en fallut pas davantage pour ramener les hésitants. La guerre fut déclarée et la France allait payer de la perte de l'Alsace-Lorraine le caprice de cette femme, bien née pour être la fidèle compagne de l'aventurier de Boulogne.

Quelques minutes plus tard, les Tuileries

1 C'est en quelque sorte une page d'histoire, de la funeste guerre de 1870, écrite par un compatriote, ex-gérant de commerce à St-Pierre et actuellement à Granville.

leries avaient repris leur aspect accoutumé. Les Ministres avaient quitté le palais et l'empereur était rentré dans ses appartements. Seule Eugénie de Montijo était restée dans la salle des délibérations et paraissait plongée dans une profonde réflexion.

— Comment va Louis ? demanda-t-elle à une dame d'honneur qui l'accompagnait.

— Sa majesté peut-être tranquille répondit la dame, son altesse impériale dort avec calme, la fièvre a complètement disparu.

— Ah ! tant mieux soupira l'impératrice, mais je veux le voir avant de rentrer dans mes appartements. Elle se leva et se dirigea suivie de ses femmes vers l'appartement du jeune prince impérial, qui, pendant la journée avait eu une légère indisposition qui l'avait forcé de garder la chambre.

Tout était calme dans l'appartement du jeune homme ! Il dormait de ce sommeil de la jeunesse du sommeil des âmes pures et bonnes et tous les canons que sa mère venait d'armer, auraient pu partir sans le réveiller.

L'impératrice Eugénie s'approcha du lit de son fils bien aimé et contempla un instant la belle figure du jeune prince héritier. Elle semblait en ce moment jouir de cette douce joie, de ce bonheur intérieur qui s'épanouissent sur le visage et le rendent radieux. Elle se pencha doucement sur la couchette du jeune homme, écarta avec précaution quelques mèches de cheveux retombés sur son front et embrassa avec effusion cet enfant chéri qu'elle adorait.

Heureuse mère !

Elle se retirait maintenant dans ses appartements, la joie dans l'âme, le contentement au cœur. Elle n'avait plus d'inquiétude, son fils ne souffrait plus et elle pouvait s'endormir avec le doux enivrement de l'amour maternel satisfait.

La malheureuse femme oubliait que par sa faute, cent mille autres mères allaient bientôt pleurer la mort de leurs enfants.

X...

(A suivre.)

LE LIEUTENANT GAUTHIER

EPISODE DE LA GUERRE DE CRIMÉE

par

JOSÉ DE CAMPOS

Suite

— Eh bien, j'ai besoin de soulagement. On ne sait pas si demain on sera de ce monde; en campagne on est à moitié un homme mort et je ne veux pas emporter ce secret avec moi. Ecoute ?

— Puisque tu le veux ?

— Je le désire, en l'apprenant, tu pourrais peut-être m'être utile un jour, si je venais à mourir.

— J'écoute alors.

— Tu sais que, avant de quitter l'Algérie, j'ai été à Paris avec un congé de trois mois.

— Que tu n'as pas complété, puisque tu étais de retour six semaines après ton départ.

— Que voulais-tu que je fisse dans cette Babylone, où tout le monde s'amusait pendant que j'étais triste, où tous riaient de ce rire sardonique et forcé qui ressemble à celui de la folie, lorsque je versais de si douloureuses larmes ?

Aussitôt ma pauvre mère dans la tombe, je m'empressai de fuir ce luxe provocateur et cette ville pleine de tentations et de dangers, tout ce qui me répugnait; ces plaisirs scandaleux et fiévreux qui m'exaspéraient, cette lumière artificielle qui m'aveuglait.

Je fuyais tout ce qui était bruit, vice et hypocrisie, pour aller au désert où tout est réalité et nature, où l'on respire l'air pur et salubre, et pas cette atmosphère corrompue qui vous enivre et vous empoisonne.

Je quittai ce monde qui se dit civilisé pour venir chez les sauvages que je préfère.

J'abandonnai la société pour la solitude, je repoussai la paix pour chercher la guerre, je méprisai la vie pour demander la mort; la mort qui ne vient pas à mon appel.

Et Gauthier s'arrêta, suffoqué par la douleur.

— Tu as l'âme par trop mélancolique, mon cher ami, lui dit Saussier, essayant de le consoler.

— J'ai l'âme brisée.

— C'est une histoire d'amour alors, que tu vas me raconter ?

— Je l'eusse mille fois préféré ! Mais je n'ai jamais aimé; du reste je suis de ceux qui ne doivent,.... qui ne peuvent pas aimer.

— Je ne te comprends pas.

— Tu vas me comprendre.

Ma mère qui était atteinte d'une phthisie, causée par la grande tristesse qui ne la quittait jamais, et par le peu de soin qu'elle prenait d'elle, se sentant mourir, me fit appeler pour me donner son dernier baiser.

Trois jours avant qu'elle quittât ce monde, j'étais auprès de son lit, elle me dit :

— Je t'ai toujours parlé, mon fils, de ton père mort.

— Et il ne l'est pas, n'est-ce pas ma mère ?

— Non, il vit.

— Oh ! je l'avais bien deviné !

— Deviné, et comment ? demanda ma mère surprise.

— Par votre tristesse continuelle, et parce que vous ne m'avez jamais conduit à la tombe où son corps repose...

Ma pauvre mère; il vous a abandonnée pour une autre femme, sans doute ?

— Non, mon fils, non; ne l'accuse pas; ce n'est pas sa faute s'il m'a laissée seule avec toi.

— Il est peut-être en prison ? Mais il est innocent n'est-ce pas ma mère ?

— Non, il est libre.

cher, sous les velours ou le brocart d'or, les personnalités désignées à sa suspicion.

Puis, le comte de Wenceslas n'avait fait de tort à aucun de ses voisins et de ses créanciers, chose rare parmi la petite noblesse et les plaintes qu'il soulevait ne franchissaient pas le domaine de l'appréciation.

Comme les autres invités de la soirée, de Cossac avait reçu une prière de présence; elle était formulée en style si pressant, elle lui promettait si catégoriquement de lui révéler un secret d'Etat qui le mettrait bien en cour, que, malgré son ignorance totale de la valeur réelle de Wenceslas, il se promit de se rendre à l'hôtel Serpente.

De sa nature, le lieutenant criminel possédait le don observateur. Tout en causant avec le marquis de Gasville, le chevalier de Luce, le vidame de Boisgontier et autres seigneurs, il jetait de temps en temps un furtif coup d'œil sur les détails qui se passaient dans le salon.

C'est ainsi qu'il remarqua, à côté de la bien-séance — un peu rude toutefois — du comte de Wenceslas, la tournure et l'air

rébarbatif des varlets de service.

L'un de ces derniers même, presque à côté du lieutenant criminel, déroba le mouchoir brodé d'un joueur et l'éventail à plumes d'une dame qui l'avait oublié sur un fauteuil pour aller danser au son des rebecs.

— Aussitôt les réflexions et les comparaisons vinrent se heurter dans le cerveau du magistrat. Il redoubla de prudence et d'examen silencieux.

Il est clair qu'en ce moment le limier flairait une piste.

Un regard rapide de Wenceslas, qu'il saisit au passage, lui prouva qu'on l'examinait aussi, et immédiatement le soupçon atteignit son plus haut apogée dans son esprit.

— Je suis dans un traquenard, pensa-t-il, je dois agir.

Prenant une allure entièrement dégagée et l'expression d'un homme satisfait, il s'approcha de Wenceslas, qui tenait compagnie à l'une des rares hôtesses de la fête.

— Votre réception est charmante, mon

cher comte, lui dit-il.

— Et vous en attendez le couronnement, n'est-ce pas monseigneur ? riposta Wenceslas d'un ton significatif; je suis à vos ordres.

— Auparavant, je vous demanderai une grâce.

— Laquelle ?

— J'ai oublié un objet important dans ma litière... Veuillez faire prier, par un de vos varlets, mon coureur de monter dans l'antichambre.

— A quoi bon vous donner cette peine, monseigneur ? mon varlet lui-même montera l'objet que vous désirez.

— Non, non, j'ai une recommandation expresse à lui adresser.

Et comme Wenceslas semblait vouloir insister :

— Je vous en prie, ajouta-t-il.

Wenceslas crut imprudent de pousser plus loin son refus, mit un de ses varlets à la disposition de M. de Cossac et se retira à l'écart par discrétion.

M. de Cossac donna ses ordres au laquais et quelques secondes après, le coureur, in-

troduit dans l'antichambre, s'inclinait devant son maître.

Une rapide conversation à voix basse eut lieu entre eux, et le coureur sortit pendant que le lieutenant rejoignait Wenceslas.

— Maintenant, comte, je suis tout vôtre, dit-il.

— Eh quoi ! sans attendre l'objet demandé ?

— Il ne se trouve pas dans ma litière, on vient de me l'apprendre.

— Ah ! c'est différent... Suivez-moi donc; ce que j'ai à vous confier ne doit être entendu par qui que ce soit au monde.

— Où me conduisez-vous, comte ?

— Dans mon cabinet, monseigneur ?

— Mais...

— Oh ! pardon, monseigneur, si vous vous défiez de moi, je renonce à ma confiance.

De Cossac fixa son interlocuteur, qui soutint fièrement cet appel à la franchise.

(A suivre.)

— Alors ?
— Prête-moi bien ton attention, et ne m'interromps pas ; un long dialogue me fatiguerait et abrégerait le peu d'heures qui me restent à passer près de toi. Je dois, avant de mourir, te mettre au courant de ma vie, et te dire qui est ton père.
— Je vous écoute, ma pauvre mère, répondis-je le cœur haletant et l'âme brisée d'angoisse.
— Mon père, monsieur Gauthier, (car Gauthier est mon nom, et pas celui de ton père ; tu ne portes que son prénom, Nicolas) — mon père donc, riche armateur du Havre, étant venu à mourir en 1825, ma mère liquida sa situation, en vendant ses navires et cédant son commerce, puis, elle vint avec moi se fixer à Paris.

(A suivre.)

CHRONIQUE JUDICIAIRE

La transmigration des âmes.

Octave Marteau a quarante-deux ans. Il est inculpé de port illégal d'une décoration et de diverses escroqueries.

Ce n'est pas un prévenu ordinaire. A la fin de 1885, il était en traitement à Sainte-Anne. Une dame Millerot, qui venait visiter son neveu, pensionnaire dans le dit établissement, s'éprit des belles manières de Marteau, qui, du reste, lui avait dit s'appeler Le Breun de Kerembosquère, et exerça les diverses professions de capitaine de frégate, de cavalier de la Légion d'honneur et de barde gaélique.

— De plus, ajouta-t-il, je vous aime et j'ai l'honneur de demander votre main.

M^{me} Millerot, déjà largement quadrangulaire, fut éblouie. Elle emmena chez elle le faux barde gaélique et eut tort de céder à ses sollicitations avant la conclusion de la cérémonie. L'amour et son âge ne lui permettaient guère d'attendre. Ses économies, 2,000 francs environ, sombrèrent dans cette tempête amoureuse.

Un sieur Filocart-Meunier, négociant en vins, avait l'habitude de fournir M^{me} Millerot ; il devait fournir aussi le futur époux de cette dame. Ci : 300 francs de perte, car les traites avec lesquelles cette fourniture avait été réglée étaient naturellement fausses.

Cependant, les allures du faux barde Le Breun de Kerembosquère étaient si étranges qu'on décida d'examiner son état mental. Le rapport du docteur Motlet sur ce point est des plus significatifs.

« Cet homme, dit-il, nous a paru bien intelligent, mais aussi très dangereux. Pour nous, il appartient à la catégorie des criminels instinctifs dont la perversité profonde se manifeste par des actes d'une rare audace. Marteau, enfermé à Sainte-Anne en 1884 pour des troubles intellectuels d'origine alcoolique, est sorti de Bicêtre en 1886. Guéri depuis longtemps il a mis à profit son séjour au milieu des aliénés, et son système de défense aujourd'hui repose sur une tentative de simulation de folie. Rien n'est sincère dans son délire apparent de la persécution, pas plus que dans ses prétentions à la richesse. Aussi n'hésitons-nous pas

à déclarer que Marteau est absolument responsable de ses actes. »

L'interrogatoire a été assez gai.

D. Vous vous appelez Octave Marteau ?

R. C'est-à-dire... oui ! Je m'appelais comme cela autrefois.

D. Et maintenant ?

R. Oh ! maintenant, j'ai transmigré ! ma personnalité morale habite un autre corps. Seulement, comme mon âme est demeurée à même, j'accepte la responsabilité des faits reprochés à mon ancienne individualité sous le nom de Marteau.

D. Vous simulez la folie ?

R. Vous croyez aussi que je suis fou !

Erreur ! J'ai été examiné par des médecins aliénistes. Il faut même que je vous raconte cela. Un jour un monsieur très bien entre dans ma cellule. — Bonjour, me dit-il. — Bonjour, lui répondis-je. — Comment cela va-t-il ? — Parfaitement ! — Allons, tant mieux ! et il est parti !

Voilà ce que c'est qu'un médecin aliéniste.

D. Vous êtes cependant fort sensé.

Votre correspondance en fait foi. Elle exprime une haine vigoureuse, mais non point la folie. Voici une lettre que vous avez adressée au procureur général :

Mazas, ce vendredi 12 mai 1887.

Monsieur le procureur général,

C'est à vous, autorité suprême, que je dois faire connaître les infamies, les atrocités qui se commettent sur moi. Depuis de longs mois je suis détenu, se-

questre de la façon la plus absurde par un magistrat du nom de l'Espierre, homme-lige, féal, séide, âme damnée, thuriféraire de l'immortel Gragnon.

Gragnon ! Quel nom fatidique !

Quelle onomatopée sinistre dans ce nom : Gragnon ! Quelle répulsion soudaine dans le prononcé de ces deux syllabes s'adaptant si bien à l'homme qu'elles dépeignent : Gragnon !

Son habileté froide — il n'avait que ce don, Le mit dans la police, et puis il dit : « C'est bon ! Regardez ce prêt dont la figure mate, Sous le fard cache en vain quelque profond stigmate, A la démarche oblique, au regard incertain, Au sourire hébété ; il a l'air d'un crétin. Voyez-le, par moment, comme il change d'allure, Comme il sait rajeunir sa grise chevelure. Impertinent, léger, suave, aérien, De plus, très bête au fond, ce qui ne gêne rien. Il va la tête haut, gai, triomphant, coquet Comme l'âne aux reliques, il est au grand complet ! Cet homme sans pitié, plus décevant que vieux, A l'œil louche, au front bas, n'est plus qu'un envieux. »

O sinistre Gragnon, te voilà responsable. De mes larmes de sang, de ma vie misérable Et du croassement lugubre des corbeaux. Emplissez désormais ses visions, tombeaux ! Paysages hideux où rode la belette, Silhouettes d'oiseaux perchés sur mon squelette. S'il dort, apparais-lui, sinistre cachot noir Ou d'ignobles geôliers remplissent leur devoir, Ou doux est le poison, bon l'électricité, Qui vous foudroie un homme et tue la vérité !

— Car on a essayé de m'empoisonner et de me foudroyer par des décharges électriques, de me troubler la raison par des procédés fantasmagoriques, etc., etc.

De profundis clamavi ad vos ! Il faut que tout cela ait une fin. Rendez-moi à la lumière, à la vie, à la liberté ! Sauvez-moi des griffes de l'odieux Gragnon, qui a fait déborder la coupe de la haine.

Je ne demande que justice et rien de plus. L'homme n'existant plus, le N° 45

de la 6^e division vous présente ses respects.

Signé : N° 45.

Cette éloquente protestation n'a pas empêché Joli, le Breun de Kerembosquère (vulgo Octave Marteau), de s'entendre condamner à treize mois de prison.

De plus, comme son casier judiciaire est loin d'être intact, il sera à l'expiration de sa peine, rélégué où vous savez.

Triste fin d'une si glorieuse carrière.

GEORGES LÉFÈVRE.

LES DEUX MÉNÉTRIERS

Sur de noirs chevaux sans mors,
Sans selle et sans étrières,
Par le royaume des morts
Vont deux blancs ménétriers.

Ils vont un galop d'enfer,
Tout en riant leur criacrin
Avec des archets de fer
Ayant des cheveux pour crin.

Au fracas des durs sabots,
Au refrain des violons,
Les morts sortent des tombeaux,
Dansons et cabriolons !

Et les trépassés joyeux
Suivent par bonds essouffants,
Avec une flamme aux yeux
Rouges dans leurs crânes blancs.

Souhait les chevaux sans mors,
Sans selle et sans étrières,
Pont halte, et voici qu'aux morts
Parlent les ménétriers.

L'un d'eux dit à haute voix,
Sonnant comme un tympanon :
— Voulez-vous vivre deux fois ?
Venez ! la Vie est mon nom.

Et tous, même les plus gueux,
Qui de rien n'avaient jadis,
Tous, dans un élan fougueux,
Les morts ont répondu : — Oui !

Alors l'autre, d'une voix
Qui soupirait comme un cor,
Leur fit — Pour vivre deux fois
Il vous faut aimer encore.

Aimez donc ! Enlacez-vous ;
Venez, l'Amour est mon nom.
Mais tous, même les plus fous,
Les morts ont répondu : — Non !

Tous, de leurs doigts décharnés,
Montrant leurs cœurs en lambeaux,
Avec des cris de damnés,
Sont rentrés dans leurs tombeaux.

Et les blancs ménétriers
Sur leurs noirs chevaux sans mors,
Sans selle et sans étrières,
Ont laissé dormir les morts.

JEAN RICHEPIN.

CHOSSES ET AUTRES

Un cocher s'engage dans une rue nouvellement pavée en bois et met Rossinante au pas. Son voyageur proteste.

— Pourquoi n'allez-vous pas plus vite ?

— Par précaution, bourgeois, pour ne pas brûler le pavé.

X

Pensée d'un sage :

Tout homme a trois caractères :
Celui qu'il montre, celui qu'il croit
avoir et celui qu'il a.

X

Cueilli sur la facture d'un plombier :
Avoir cherché une fuite de gaz. . . 2 fr.
L'avoir trouvée. 3 fr.

X

Rendant compte d'un banquet de marchands, un journal débute ainsi :
« La table formait le fer à cheval ».
Naturellement !

X

Au casino de Turlututu-sur-mer, une dame se plaint de ce que le régisseur ait laissé entrer une horizontale.

— Mais, madame, comment deviner ?

— Vous êtes malin, vous !

— Madame, il m'était difficile de la mettre à la porte, puis qu'elle est entrée... au bras de monsieur votre mari !

Tête de la dame prude.

X

Un voyageur est assis sur son séant dans son lit, sa montre à la main.

— Six heures, et on ne vient pas me réveiller !... Bien sûr, je vais manquer le train !

Marées de la semaine

JOURS DU MOIS	JOURS DE LA SEMAINE	PLEINES MERS.		BASSES MERS.	
		matin.	soir.	matin.	soir.
29	s.	6 58	7 15	1 20	1 37
30	D.	7 32	7 48	1 55	2 10
31	☾	8 03	8 19	2 35	2 41
1	m.	8 33	8 48	2 48	3 01
2	m.	9 08	9 18	3 48	3 33
3	j.	9 31	9 49	3 49	4 01
4	v.	10 05	10 21	4 20	4 27

Etat-civil de Saint-Pierre

Du 13 au 26 octobre 1887.

Naissances.

Gournay, Jeanne-Alphonsine-Aimée, fille de Gournay, Albert, marin et de André, Octavie, sans profession, rue Rorda. — Blanchandin, Céleste-Anais-Berthe-Bernadette, fille de Blanchandin, François, charpentier et de Daguerre, Clémence-Magdelaine, sans profession, rue Jacques-Cartier. — Briand, Angela-Marie-Joseph, fille de Briand, Joseph, commis-négociant et de Cormier, Joséphine, sans-profession, rue non-dénommée. — Bertiz, Eva-Laure-Argentine, fille de Bertiz, Augustino, sans

FEUILLETON DE L'INDÉPENDANT

N° 23

LES BLANCS DE BRETAGNE

Par JEAN-BERNARD

IX.

OU L'ON VOIT UN BARON CHEZ LE ROI ET UNE
BARONNE CHEZ LA REINE.

— Dieu ou le diable, mais, si cela continue, nous sauvons la royauté, et à nous deux nous arrêtons la Révolution.

— A nous trois, Bois-Grancé, à nous trois.

— Ah ! oui, il faut compter votre jeune Breton.

— Il est le bras que le destin dirige.

— Mais ce n'est pas tout, allons voir M. d'Estaing, le premier gentilhomme, pour nous entendre avec lui.

— Allons !

Et les deux hommes descendirent au rez-

de-chaussée où se trouvait l'appartement du premier gentilhomme des gardes.

— Quel homme est M. d'Estaing ?

— Vieille noblesse et esprit voltairien.

— Ah !

— Oh ! mais royaliste ardent et convaincu ; quelque temps il avait boudé ; il ne s'est rapproché de la cour que lorsqu'il a vu la débâcle arriver ; bref un dévouement sincère.

— Un voltairien, dites-vous ?

— Jusqu'à croire, aux sonnettes de la Pucelle et aux Droits de l'Homme, ces deux saletés du siècle.

— Alors, il doit pousser le roi dans la voie des réformes.

— De toutes ses forces.

— Homme dangereux pour le trône.

— Pourtant il prétend soutenir la monarchie.

— Oui, comme la corde soutient le pendu.

Les deux gentilshommes étaient arrivés devant l'appartement occupé par le comte d'Estaing ; ils furent reçus, immédiatement. Le baron mit le gentilhomme de la Chambre au courant du motif de leur visite ; il lui annonça que le roi réintégrait le marquis de Chantelal dans ses anciennes fonctions : le comte d'Estaing exprima sa satisfaction.

— Vous arrivez bien à propos, messieurs ; j'étais embarrassé pour le service de cette nuit. Vous savez que deux gentilshommes

doivent veiller dans le vestibule précédant la Chambre de sa Majesté. Eh bien, l'émigration a fait de tels vides dans nos rangs que depuis trois nuits ce sont les mêmes gentilshommes qui ont veillé, aussi puisque M. de Chantelal veut bien nous apporter son précieux concours, et si vous n'y voyez pas d'inconvénient, Bois-Grancé, le marquis et vous, prenez votre tour dès ce soir ; cela vous va-t-il ?

— Cela nous va, dit le baron.

— Je compte donc sur vous.

— Comptez-y.

Vous savez, et je dis cela pour M. de Chantelal, qui depuis que temps avait cessé d'être des nôtres, vous savez que le service commence à 7 heures, dès le grand couvert et se termine seulement le lendemain avec le lever de Sa Majesté.

— Je serai prêt, dit le marquis.

A ce moment un domestique apporta un billet cacheté.

— Vous permettez, messieurs, que je lise : c'est de la part de la reine.

Le comte d'Estaing, ayant brisé le cachet rouge, dit :

— Je vous demande pardon, Messieurs, la reine m'appelle immédiatement ; une affaire pressée, paraît-il.

Et les trois seigneurs se serrèrent la main.

— A ce soir ! dirent-ils.

— A propos ! fit le comte d'Estaing en s'en allant, depuis quelques jours le service

se fait avec l'épée de garde à lame d'acier. Le comte sortit.

— Nous retournons à Paris, dit le marquis en entraînant le baron, et ce soir, à notre poste.

Dans la cour du château, ils rencontrèrent de nouveau la baronne qui se retirait.

— Nous nous trouvons donc toujours, dit le baron à sa femme.

— Vous vous en plaignez ? demanda-t-elle.

— Votre reproche est cruel !

— Mais j'ignore, moi.

— Vous savez bien le contraire.

— Ah ! vous me faites un compliment.

— Quand cela sera-t-il ! Rentrez-vous à Paris ?

— A l'instant.

— Nous de même ; si vous voulez, nous ferons route ensemble ?

— Mais avec un grand plaisir ; j'avais ma voiture, elle nous suivra.

— C'est cela même.

Et le baron offrant le bras à sa femme la conduisit à son carrosse.

— Et notre breton, demanda M. de Bois-Grancé, qu'en avez-vous fait ?

(A Suivre)

profession et de père inconnu. — Illaréguy, Henri-Pierre-Pascal, fils de Illaréguy, Martin, marin et de Mouton, Ernestine-Marie, sans profession, rue Boursaint. — Cahill, Frédéric-Jean, fils de Cahill, Patrice, commis-négociant et de Burke, Bridgitte, sans profession, rue de l'Hôpital. — Lapaix, Emmanuel-Jérémie, fils de Lapaix, Alexandre, charpentier et de Quirk, Marguerite, sans profession, rue de l'Hôpital.

Publications de mariage.

Besnard, André-François-Joseph-Marie, boulanger, avec demoiselle Le Gall, Marie, sans profession. — Bouroult, Léon-Armand, marin, avec demoiselle Mesnil, Marie-Victoire, sans profession. — Leborgne, Joseph-Adolphe, garçon de café, avec demoiselle Quirek, Julie-Hélène-Victoire, sans profession.

Mariage.

Gauthier, Pierre-Joseph, sans profession, avec demoiselle Cauchard, Anastasie-Émilie-Élodie, sans profession. — Vimont, André-Louis, commis-négociant, avec demoiselle Théberge, Anne-Marie-Joséphine, sans profession.

Décès.

Berto, Jules-Célestin, fusilier à la 2^e compagnie des disciplinaires, âgé de 27 ans, né à St-Servan (Ille et Vilaine). — Briand, Marie-Polonie, V^e Poirier, Etienne-Louis, sans profession, âgée de 69 ans, née à Miquelon. — Slaney, Léonce, marin, âgé de 24 ans, né à St-Laurent (Terre-Neuve). — Dagert, Louise-Esther, âgée de 15 ans, née à St-Pierre. — Baron, Joseph-Marie, charpentier, âgé de 34 ans, né à Minihic-sur-Rance (Ille et Vilaine). — Lucas, Jean-Marie-François, marin, âgé de 36 ans, né à Léhon, (Côtes-du Nord).

MOUVEMENTS
du port de Saint-Pierre

BÂTIMENTS DE COMMERCE

Octobre. ENTREES.
20 (Sydney). Colonel Cook, g. a. c. M^e Donald, avec charbon pour M. Le Buf.
24 (Glace Bay). Grace Darling, g. a. c. Lake, avec charbon pour MM. V^{or} Hardy et C^{ie}.
— (Cardigan). Hors, g. a. c. Coliar, avec pommes de terre pour le capitaine.
— (Cardigan). Alexander, g. a. c. Hillier,

avec pommes de terre pour le capitaine.
25 (Cardigan). Hyacinthe, g. a. c. Bennet, avec pommes de terre pour le capitaine.
— (Sydney). Percy Roy, g. a. c. Brinton, avec charbon par le capitaine.
— (Guadeloupe). Héroïne, g. f. c. Trémintin, avec lest pour MM. Beust et fils.

Octobre SORTIES

17 (Sydney). Canadienne, g. f. c. Lebreton avec lest.
— (St-Servan.) Emilie, b. g. f. c. Ruello, avec 23,600 kg. huile chargé par M. J. Prenveille et divers.
18 (Granville.) Trebor-Leba, b. g. f. c. Aubry, avec 25, 228 kg. morue sèche chargé par MM. Riotteau et fils.
20 (Bordeaux.) Etincelle, b. g. f. c. Leguader, avec 171,600 kg. morue verte chargé par M. L. Laisney.
— (Bordeaux.) Hélène, g. f. c. Salaün, avec 83,930 kg. morue verte chargé par M. H. Lecharpentier.
— (St-Servan.) Aimée, b. f. c. Foliard, avec 1,000 kg. issues chargé par MM. M^{ie} Guibert et fils.
21 (Bordeaux.) Julien Gabrielle, b. g. f. c. Louët, avec 77,000 kg. morue verte chargé par M. H. Lecharpentier.
22 (Bordeaux.) Augusta, b. g. f. c. Rault, avec 119,055 kg. morue verte chargé par M. J. L. Vincent.
— (Sheep Harbor.) Rubens, 3. m. f. c. Pinsonnet, avec lest.
24 (Marseille.) Espigle, b. f. c. Miniac, avec 84,000 kg. morue sèche chargé par MM. M^{ie} Guibert et fils.
— (Bordeaux.) Marie-Eugénie, b. g. fr. c. Roussel, avec 184,250 kg. morue verte chargé par M. L. Hubert.
26 (Marseille.) Marie-Aimée, g. f. c. Durbec, avec 61,000 kg. morue sèche chargé par M. J. L. Vincent.

ANNONCES ET AVIS

ANGLO-AMERICAN TELEGRAPH C^o (Limited)

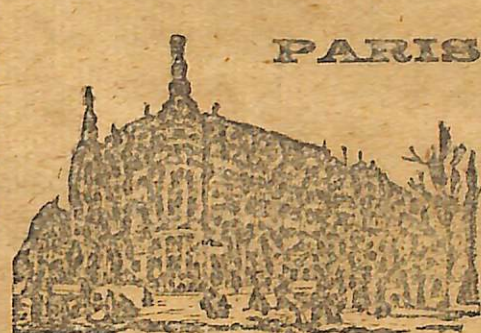
Réduction dans le Tarif.

A compter du premier Octobre le prix des dépêches de St-Pierre pour tous bureaux du Télégraphe à Terre-Neuve (excepté pour les bureaux du Gouvernement)

sera de cinquante cents pour dix mots et de quatre cents en plus par mot au-dessus de dix.

Pour tous les bureaux du Gouvernement le prix sera de vingt-cinq cents en plus par dix mots et de deux cents additionnels par chaque mot en plus.

Adresse et signature gratis.



PARIS
GRANDS MAGASINS DU
Printemps
Vient de Paraître

LE MAGNIFIQUE ALBUM ILLUSTRÉ
Spécial pour les Pays d'Outre-Mer
Ce Catalogue renferme la nomenclature des articles des comptoirs suivants, ainsi que toutes les gravures des nouveaux modèles :

Soieries, Lainages, Draperies, Indiennes, Modes, Robes, Confections, Vêtements pour fillettes et garçonnets, Jupons, Peignoirs, Trousseaux, Layettes, Lingerie, Corsets, Dentelles, Toiles, Mouchoirs, Blanc de coton, Rideaux, Etoffes pour Ameublements, Tapis, Tapisserie, Meubles, Literie, Chemises, Bonneterie, Vêtements pour Hommes, Chaussures, Parapluies, Ganterie, Châles, Cravates, Fleurs, Plumes, Passementerie, Rubans, Mercerie, Articles de Paris, de Chine et du Japon, Argenterie, Maroquinerie, Parfumerie, etc.

Nous pouvons garantir la livraison des articles annoncés dans ce catalogue pendant toute une année.

Envoi gratis et franco contre demande affranchie adressée à

MM. JULES JALUZOT & C^{ie}
PARIS

Toutes les personnes déjà en relations avec le **PRINTemps**, recevront le catalogue ci-dessus, sans qu'il leur soit utile d'en faire la demande.

Envoi francs des Echantillons de tous les Tissus

En cours de publication dans
LE JOURNAL DU DIMANCHE
Recueil littéraire qui paraît tous les Dimanches

LES NUITS DU PERE LA CHAISE
Par **Léon GOZLAN**
Magnifique Illustrations de **PAUL DESTEZ**

LES PERLES NOIRES
Par **Louis ÉNAULT**

LE TRÉSOR DES BACQUANCOURT
Par **François OSWALD**, etc. Musique.

10 cent. le Numéro de 16 pages chez
tous les Libraires

ABONNEMENTS :

Départements, 1 an, 8 fr. — 6 mois, 4 fr
Pour tous les pays faisant partie
de l'Union postale
1 an, 8 fr. 50. — 6 mois, 4 fr. 25

La Collection du Journal, qui se compose actuellement de 58 vol., forme une **Véritable Bibliothèque**, renfermant les Ouvrages des meilleurs Écrivains contemporains.

La facilité que nous offrons à nos Abonnés et à nos Lecteurs de prendre cette Collection en plusieurs fois, leur permet d'acquiescer, sans déboursé apparent, les romans les plus importants de nos principaux Auteurs.

NOTA : Toute commande doit être accompagnée de son montant en mandat poste à l'ordre de **M. l'Administrateur**.

PRIMES GRATUITES OFFERTES A TOUS LES ABONNÉS

Envoi franco sur demande affranchie d'un numéro spécimen et du Catalogue indiquant les diverses primes offertes aux Abonnés et aux Lecteurs.

BUREAUX : **RUE AMELOT, 64** — PARIS

Le gérant responsable, **A. Lelandai**.

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

AGENCE DE SAINT-PIERRE

Les personnes désirant prendre passages sur les steamers de la COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE sont informées, qu'à l'avenir, des billets de toutes classes avec tous les renseignements nécessaires pourront leur être délivrés chez **M. Jules HAMMEL** (Rue Joinville), agent de la Compagnie aux îles Saint-Pierre et Miquelon.

SERVICES POSTAUX A GRANDE VITESSE

Entre PARIS, LE HAVRE et NEW-YORK

NUMÉROS des Voyages	PAQUEBOTS	CAPITAINES	DÉPARTS TOUS LES SAMEDIS			
			DU HAVRE		DE NEW-YORK	
37	La Normandie	DE KERSABIEC, lieutenant de vaisseau *	27 août 3 heures soir.		10 septembre 10 heures matin.	
38	La Bourgogne	FRANGEUL, capitaine au long-cours *	3 septembre 9 heures matin.		17 — 5 heures matin.	
39	La Champagne	TRAUB, lieutenant de vaisseau *	10 — 1 heure soir.		24 — 11 heures matin.	
40	La Gascogne	SANTELLI, lieutenant de vaisseau *	17 — 8 heures matin.		1 ^{er} octobre 5 heures matin.	
41	La Bretagne	DE JOUSSELIN, lieutenant de vaisseau *	24 — 1 heure soir.		8 — 9 heures matin.	
42	La Bourgogne	FRANGEUL, capitaine au long-cours *	1 ^{er} octobre 8 heures matin.		15 — 3 heures soir.	
43	La Champagne	TRAUB, lieutenant de vaisseau *	8 — midi.		22 — 9 heures matin.	
44	La Gascogne	SANTELLI, lieutenant de vaisseau *	15 — 6 heures matin.		29 — 3 heures soir.	
45	La Bretagne	DE JOUSSELIN, lieutenant de vaisseau *	22 — midi.		5 novembre 8 heures matin.	
46	La Normandie	DE KERSABIEC, lieutenant de vaisseau *	29 — 6 heures matin.		12 — 2 heures soir.	
Prix des passages. Service d'hiver.			Prix des passages. Service d'hiver.			
			1 ^{re} classe.		2 ^{me} classe.	
Du Havre à New-York			800 fr.	500 fr.	400 fr.	300 fr.
De Paris id. id.			830	530	430	323
Trains transatlantiques compris. —			Billets d'aller et retour valables pendant un an avec 10 0/0 de réduction.			
			1 ^{re} classe		2 ^{me} classe	
De New-York au Havre			160 \$ en or	100 \$ en or	80 \$ en or	60 \$ en or
id. à Paris			166	106	86	64 1/2